

Qu'avons-nous le droit de penser ?

Il est courant de situer l'homme au-dessus des autres espèces, en vertu d'une faculté qui lui serait — semble-t-il — propre : cette faculté, c'est le pouvoir de penser. Ce pouvoir lui permet de s'arracher au monde des sens pour lui préférer l'intelligible, un monde fait de concepts et d'idées ; c'est un processus de mentalisation constitué de pensées, c'est-à-dire d'images qui pourraient sensiblement appartenir — ou non — au réel.

Cette définition donnée *a priori*, toutefois, ne rend pas compte de l'importance de la pensée pour les hommes. Si ils en font tous profondément l'expérience, c'est précisément parce que l'acte de penser les guide dans nombre de facettes de leurs vies ; sujette à des jeux, à des qualificatifs, la pensée remplit aussi un rôle utile. Elle est l'élément central d'une pluralité de métiers — logiciens, physiciens, mathématiciens, psychologues, etc — qui doivent se heurter à des difficultés de penser, à des soucis de compréhension, de représentation. Quelles en sont les causes ? Ces pathologies de l'esprit semblent révéler des limites qu'il est nécessaire d'explicitier : les comprendre permettra à l'homme de se servir à bon escient de cet outil qui lui est si intime.

Mais pour distinguer, chez l'homme, ce qui est pensable et ce qui est impensable, il faut nécessairement redéfinir avec soin la manière dont il use de sa pensée ; qu'est-ce qui se cache derrière ces deux adjectifs ? L'impensable nous semble être, au premier abord, un horizon de la pensée, une limite qu'il nous est impossible de franchir. Mais cette définition ne semble pas être une réalité de la pensée pour l'homme ; l'impensable, puisqu'il est possible d'en parler, est déjà de la pensée. Une pensée contrainte par l'homme selon des critères logiques particuliers qu'il conviendra d'étudier théoriquement ; mais il ne faut pas non plus négliger le poids qu'un certain conditionnement pratique, social, peut exercer sur ces critères et qui rendent l'impensable, à l'individu, plus subjectif.

Comment l'homme pense-t-il ? Si les neurosciences peuvent nous apporter une réponse pratique, elles s'intéressent plus au moyen qu'à la finalité de la pensée. Il convient alors d'exercer un travail philosophique, analytique, sur la pensée et questionner directement ce qu'est l'impensable et le pensable.

L'image très poétique du penseur solitaire, livré à un dialogue avec lui-même, qu'évoque Rodin, à travers sa sculpture, apporte déjà, en quelque sorte, un élément de réponse. En effet, il faut remarquer que tout acte de penser est un acte solitaire. Celui qui pense se trouve seul face à lui-même, sans intermédiaire, dans un rapport direct qui ne mobilise ni moyens — matériels — ni efforts. Puisque la pensée ne dépend, en somme, de rien d'autre que le penseur, il faut en déduire qu'aucune contrainte ne peut s'exercer sur elle. Le champ du pensable lui semble être tout ouvert, et c'est en cela que définir l'impensable par l'image de l'horizon donnée plus tôt pourrait être une erreur ; quelle définition pourrait-il, alors, posséder ?

Tous les hommes pensent ; Spinoza parle même de cette faculté comme d'un droit naturel. Ils se trouvent donc tous dans cette activité solitaire mais le monde des sens et leur nature sociale les poussent à communiquer entre eux sur tout et pour tout. La pensée n'y échappe pas : alors qu'elle n'était pas soumise à une obligation de sens, la voilà contrainte à devenir compréhensible pour l'autre ; l'homme finit par opérer une sélection entre ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Est utile, alors, ce qui peut être communiqué et, par l'inverse, est inutile ce qui ne le peut pas. Ce tri s'opère si souvent en lui, si instinctivement, qu'il ne fait plus la distinction entre le communicable et l'incommunicable : ces notions remplacent chez lui le pensable et l'impensable, il ne cherche plus à les distinguer et il lui faut absolument que ses pensées aient un sens commun.

Il use alors d'une faculté qu'il dispose à juger et qui lui rend possible une telle dichotomie : c'est la raison. Elle est un filtre quasi utilitaire ; elle contraint les idées à se placer dans un espace logique qui leur impose une rigueur et des critères. Parmi ces critères, il faut nécessairement que l'objet de la pensée puisse être au moins désigné par le langage, qu'il ait une forme logique. Il faut pouvoir poser des mots dessus, sans quoi tout examen est rendu impossible. Ce qui ne peut pas l'être est simplement omis. Lorsque la pensée dispose au moins d'une forme logique, elle est passée au crible analytique de la

raison qui vérifie que la pensée n'ait pas seulement l'apparence d'une proposition logique, mais qu'elle en est bien une ; c'est-à-dire qu'elle induise une relation entre des objets bien définis. Lorsque la raison est assurée de cela, elle peut déduire — plus ou moins difficilement — le sens même de la proposition.

Le processus qu'exerce la raison étant désormais connu, le pensable peut être défini comme ce qui est soumis à une forme logique et qui possède un sens contenu pour l'homme.

Mais il faut reconnaître ici un premier problème ; en effet, si l'homme est, en quelque sorte, le propriétaire de sa logique, il ne peut en disposer comme il le souhaite car il est confronté à l'examen du monde réel qui lui impose sa propre structure. L'homme ne peut pas se séparer de vérités physiques : un et un ne feront jamais trois, ... Il en découle de fait que l'homme se doit d'accepter et d'adopter des logiques qui ne dépendent pas de lui sans quoi il serait dans le non-sens ; lorsque l'homme se place dans le prisme de l'imaginaire et de la fiction, il fait le choix conscient de ne pas être en adéquation avec son environnement, mais il lui faut absolument le préciser et montrer les premiers principes ou axiomes de ce nouveau monde, sinon son propos se verrait relayé à l'incommunicable. L'imaginaire lui est donc pensable, pour peu qu'il en précise la structure, mais il faut remarquer avec attention qu'il lui est impossible de s'écarter tant que cela de la structure du réel : lorsqu'il se représente, par exemple, d'autres formes de vie, il lui est impossible de décrire une chose qui n'ait aucun rapport conceptuel avec sa propre forme de vie.

En effet, nous avons posé le langage comme un outil fondamental de la raison. Ce langage a permis aux hommes de désigner des évidences dans leur environnement et ils construisirent leur logique à partir de ces mêmes évidences ; mais le réel ne se présente pas à l'homme si simplement, si bien que tout ce qu'a essayé, l'homme, de montrer depuis le début ne sont pas les objets en eux-mêmes, mais la perception qu'il en avait. La conséquence immédiate est que la structure de son espace logique, dans lequel il raisonne, n'est pas en totale accord avec la structure du réel telle qu'elle est. Elle peut, au mieux, être partielle et n'en révéler qu'une portion mais le réel peut être, et les physiciens le constatent, totalement orthogonal à la logique et à la représentation humaine. L'exemple typique vient lorsque nous sommes amenés à parler du spin de l'électron ; le spin est un mouvement quantique de rotation de l'électron qui ne nous est pas représentable en mécanique classique ; et quand bien même nous sommes dans l'incapacité de le décrire car il n'a rien de commun avec les mouvements que nous connaissons, nous nous efforçons de le placer dans des espaces vectoriels comme nous le ferions pour les autres mouvements, c'est-à-dire de le ramener à une image qui n'est pas la sienne, parce qu'il nous est impossible de le penser autrement. Et cette implication est lourde de sens, philosophiquement : elle montre chez l'homme l'horizon de sa pensée au-delà duquel il lui est impossible de penser, définition que nous avons au premier abord refusée ; l'impensable n'est plus seulement l'incommunicable, il est aussi l'irreprésentable.

La constatation d'une telle finitude est profondément tragique : le réel échappera toujours, alors, à l'homme sans qu'il lui soit possible de faire autrement.

Si il y a de l'irreprésentable et de l'incommunicable communs à tous les hommes, c'est-à-dire qualifiés ainsi selon des critères objectifs, il faut reconnaître aussi que ces notions peuvent appartenir à l'individu dans des rapports subjectifs. Ces rapports se tiennent sous la contrainte ; ils créent des limites qui n'en sont que pour l'individu.

Ce que nous pouvons tirer de la manière dont l'homme construit sa logique, sa raison, à l'aide de ce qui lui apparaît dans son environnement, c'est qu'il est dépendant de ses sens ; en effet, c'est bien eux qui sont les premiers au contact du réel. Nous pouvons en déduire qu'une altération des sens suffisamment prolongée conduit l'individu à une nouvelle logique qui rend son impensable tout autre. Que peut penser le sourd ou l'aveugle de ce qu'il n'entend pas ou ne voit pas ? Le raisonnement ainsi poussé à l'extrême questionne : un individu qui n'a jamais connu les sens pourrait-il penser ? Il semblerait que non, puisque nous avons déterminé précisément que l'homme ne pouvait s'écarter de sa représentation du réel. Le pensable et l'impensable sont donc intrinsèquement dépendants des sens. Tout ce qui peut ainsi altérer l'appréciation du

monde physique chez une personne — substances chimiques, etc —, altère de fait ce qu'il lui est possible de penser et ce qui ne l'est pas.

Enfin, un individu qui peut ancrer, consciemment ou inconsciemment, de nouveaux critères en sa raison modifie encore une fois sa définition de l'impensable. Il nous suffira ici d'utiliser des exemples pour expliciter plusieurs facettes de ce phénomène ; premièrement, l'individu qui enracine en lui le surnaturel agitera des idées en lui alors qu'aucun fait du réel ne l'incite à le faire : sa structure logique ne dépendra plus de son appréciation sensible mais d'elle-même, c'est-à-dire que le pensable génère de lui-même de la pensée. Cette perte se trouve aussi chez le philosophe qui finit par interroger des notions qui n'ont pas de sens "réel" : des questions comme "Qu'est-ce que le Bien, qu'est-ce que le Mal" ne renvoient à aucune réalité physique, elles n'existent qu'uniquement parce que l'individu a tenté d'interroger sa propre structure logique à l'aide d'elle-même or, il n'existe *a priori* pas de systèmes qui puissent s'expliquer eux-mêmes, car un certain recul, que l'homme — ici — ne peut pas prendre, est nécessaire à l'étude. L'homme ne peut pas comprendre la nature de sa raison. Il en découle que toute tentative d'établir une morale est purement arbitraire ; cette nouvelle contrainte que s'impose l'homme sur le pensable n'est que subjective, il ne la franchit pas parce qu'il le veut : il s'interdit le droit de penser à certaines choses ; naissent alors, non plus l'impensable, mais des impensables qui dépendent strictement de l'individu.

L'impensable, c'est finalement ce qui ne peut ni être dit, ni être représenté. L'existence de l'homme inscrit cette limite dans sa raison ; par la limite de ses sens, il ne pourra jamais penser le réel : il ne pourra qu'au mieux le désigner, le montrer, en dessiner le contour, la forme sans jamais en connaître le fond ; mais l'homme dresse aussi parfois ses propres limites, lorsqu'il a la prétention de pouvoir connaître et penser ce qu'il ne peut, au fond, que contempler : les maux dus à l'examen de sa raison en sont les témoins les plus fidèles. Le monde — son monde ? — lui restera ainsi infiniment fermé.